

Le Nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel, 1945

Auteur(s) : Malaquais, Jean

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Aragon, Louis](#), [Pamphlet](#), [URSS](#)

Présentation

Date 1945-03

Genre Essai

Information générales

Langue Français

Source Archives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

Description & Analyse

Description Ce pamphlet connaît plusieurs publications :

- « *Louis Aragon, or the Professional Patriot* », *Politics*, n° 19, novembre 1945 (trad. Louis Clair, Isabella Fey).
- « Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel », *Masses*, n°6, décembre, 1946.
- « Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel », *Cahiers Spartacus*, 1947.
- « Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel », *Les Amis de Spartacus*, 1970.
- *Le nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel*, Paris, Syllepse, 1998.

Malaquais l'écrit pendant son exil à Mexico (mars 1945). Aragon, à cette époque, attaquait de manière virulente André Gide. Malaquais, pour défendre son ami et par conviction politique anti-staliniste, écrit ce pamphlet contre l'écrivain "officiel" de l'URSS et de la résistance gaulliste.

Informations sur l'édition numérique

Editeur de la fiche Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

Citer cette page

Malaquais, Jean, Le Nommé Louis Aragon ou le patriote professionnel, 1945, 1945-03.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 17/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/115>

Copier

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

LE HOMME LOUIS ARAGON OU LE PATRIOTE PROFESSIONNEL

Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi du reste des hommes.

Voltaire

Le goût de l'âcre fruit qu'on appelle "patriote" - qu'il soit à soi ou de là-bas ou d'ailleurs - me vaut la gengivite. Acre et vert fruit en effet, qui fait profession d'aimer "son" pays, et par voie de conséquence n'aime pas le vôtre. Acre et vert et ratatiné fruit que notre temps secrète comme la limace se bave, mais dont la morphologie ne doit rien à celle des Jemmes d'Arc, Bolívar et autres Machabées. Je ne nommés pas mélange plus curieux de hargne, de glande lacrymale et de constipation chronique que cette dame qui se sent tout chose quand sur un manche à balai on mélange les couleurs de "sa" patrie, que ce monsieur qui s'entrouille d'émotion quand bat le tambour de "son" régiment. Bizarre et corrosive chimie qui réactionne comme un acide dès lors qu'on ne pense pas le plus grand bien de la vaillance de vos sous-officiers, de l'excérence de vos vertus domesti-ques, ce la supériorité de votre gomme à chiquer. Psychologie de din-don qui voit rose au fait de son tas de fumier, qui voit rouge si le din-don du voisinage y pique le bec.

Psychologie de din-don qui fait la rose et pousser du vent. Mais, du moins, est-il honnête. Le din-don l'ayant pourvu de l'aroncule, il est naturel qu'il la fasse bander. Pidéin à son état, il répondra en gloussant dès qu'on agite la crècelle hérétique. Moldave, il pique une crise si dans un communiqué de presse son nom est précédé de celui du Batave : Batave, il en tirez orgueil. Il se gonfie et se dilate à la flatterie : quand on applaudit à son plumage, à ses opérations, à sa crotte : et prend rouge si on n'applaudit pas assez ouvragamment à son gré. Il a tous les mauvais goûts : celui d'humecter ses discours de tremolos vibrants, celui d'admirer les statues squelettes, celui de préférer le poème pompier. Remarquablement perceptible à la miss en scène, à la fanfare-luchs officielle, il est de toutes les parades, - la claque généreuse et le bonnet approbatif. Mais rien ne le transporte comme le nombre de bombardiers de "notre" aviation, le tonnage de "notre" marine, les boutons de culotte de "notre" infanterie. Non pas qu'il soit indifférent quant aux fromages de "notre" pays, au tour des hanches de "nos" midinettes, tout ce à quoi il peut accoler. L'adjectif possessif notre ouvre ses vannes patriotiques car c'est un citoyen qui a la fierte facile, mais avant toute chose il est sensible à la trompette et au sabre. Il est martial comme on l'ouche, comme on est sujet aux rhumes de cervaque : - martial naturellement et sans effort. Et plus glorieuse sera la trompette, plus clinquant le sabre sur le pays, et plus orgueilleux se sentirà le Moldave de n'être pas Batave, et le Batave - Moldave.

Mais, du moins, est-il honnête. Pas très intelligent, mais honnête. Patriote par la force des choses, par la force des cataclysmes, il pense sincèrement - pour autant qu'il pense - que "son" pays a inventé ou contribué à inventer la plupart des choses dont parlent les encyclopédies, depuis l'amour romantique jusqu'au fil à couper le beurre. Il gobe comme mademoiselle les lieux communs et les platiitudes du jargon patriotard, les ronds d'insinués d'âbordante mais augmentée de volutes, et quoique il puisse n'être pas toujours d'accord avec telles lois de "son" pays, telle stratégie de "ses" généraux, il vire au bleu si le patriote de l'autre rive y pose une critique. Il est pour "laver son linge sale en famille", car bien entendu il croit à la famille nationale.

Toutefois, son attache ne procéderait pas d'une doctrine mais d'un complexe, pas d'une idéologie mais d'un paquet de sentiments, le Moldave et le Bataque patriotes ne sont nullement des professionnels du patriottisme. Ils en sont, au contraire, les tristes victimes.

Le professionnel du patriottisme, lui, est de complexion toute affirmante. Il n'a rien des nimbureuses certitudes du dindon, rien non plus de ses suffisances. Encore que gloussant haut et fort, encore que ne manquent aucune note de la misérable symphonie oratoire des démagogues de cirque, il ne souffre pas d'occultation intentionnelle : il est conscient de placer une Marmandaise et en connaît le juste prix. L'un - relativement ancien - remonte aux guerres de libération nationale du dernier siècle. Il conjigne et décline patrie-patre à tort et à travers et en meurt asphyxié ; l'autre - produit de la veille - puise ses accents dans la descendance de l'idée nationale. Il y met de style et de la guirlande et n'en meurt point. Simulable au mangeur de corvés qui sur ses vieux jours change en piller de seurteux, au jeune marxiste qui un se mariant devient un modèle de petit-bourgeois, le professionnel, au départ, n'avait que dégoût pour ce que par la suite il暮che à plaisir cocaines avides. La rassassiance, cependant, n'est qu'apparente. Le ci-devant athée, le jeune réfractaire, le non-conformiste en un mot qui finit par rejoindre la grande armée des bient-ouïs-ouï, succombe à l'implacable poids des coercitions sociales ; il a subi une sorte d'évolution à l'envers et s'est liquéfié sous la dissolvante emprise des normes bourgeois. Par contre, le spécialiste de la patrie, celui du moins dont dans ces lignes j'entends dessiner la figure, est - en règle presque absolue - un transfuge conscient et organisé. Mais ce qui réellement le différencie du patriote hésitant, c'est que les amours de celui-ci sont ancrées à son sol natal, inséparables on quelque sorte d'avec son certificat de naissance, il ne jure que Moldavie - si Moldave, Batavie - si Bataque, tandis que celui-là, quelle que soit sa terre d'origine, ou sa langue maternelle, ne professera qu'une exclusive passion : celle de la Russie-sous-Staline. - Ce patriote de métier est, de fait, un apatride. Et, étrangement assez, d'entre les millions d'apatrides de nos jours, il est l'unique phénomène qui paie allégeance au plus monstrueux des totalitarismes.

Le prototype du patriote professionnel apatride, celui qui a atteint une espèce de grandeur dans le maniement du bénitier stalinien, est le nommé Louis Aragon, poète par la grâce des dieux, clarinette par la grâce de saint Joseph ; Louis Aragon, ex-dadaïste, ex-surréaliste, ex-auteur du Con d'Irène, du Faycan de Paris, du Traité du Style, ex-lui-même ; Louis Aragon qui écrivait "... j'ai bien l'honneur chez moi, dans ce livre, à cette place, de dire que je convoie l'armée française dans sa totalité" (le cite de mémoire) - qui écrivait comme ça quand il avait du génie : Louis Aragon qui, tel le bûche de service de l'Urbéokisme, s'époumonnait "Hourra l'Oural !..." - qui s'époumonnait comme ça quand il n'avait plus guère de génie ; Louis Aragon qui, plus cocardier que Cau Dénouéda, s'égoisille de la voix des coqs ... jamais vaincu devant de ses braves Perpétuel brûlot de la patrie" - qui s'égoisille comme ça quand, en fait de génie, il lui reste des briques.

Mais peut-être suis-je injuste. Peut-être, me laissant aller avec complaisance au franc dégoût que m'inspire la profession de patriote apatride, suis-je trop content d'accabler le nommé Louis Aragon. - Il accabler au point de lui dénier une once de vraie émotion. Peut-être au prix de mon encouragement a-t-il gagné d'autres admissions, plus valables,

plus déintéressées que la mienne. Peut-être l'effet de notre vengeance à la dignité de l'homme, sa prose, sa rime, exerceent sur ceux qui toujours croient davant pas de haine ni ne pensent que le massacre appelle le massacre, professionnel. - Peut-être vraiment ? Car, enfin, il est salué, il est même qui l'avaient honné quand son art - alors authentique - les fustigeaient "...ah parlez-moi d'amour ondes petites ondes" ; pour cette clientèle qu'il déprisait tout en voulant sous ses fenêtres, et qui le lui rend bien tout en l'enterrant sous la louange ; cette clientèle qui est juste pour qui passe dans le camp ennemi et veut s'y faire une ariette. Et que l'on ne vienne pas me dire que de nouveau je m'abandonne à mon mal de cœur. Dans Le Nouvelles Belles, revue catholique et bien-pensante du prude Canada, on peut lire sous la signature de M. Marcel Raymond (Vol. III, N. 6, août-septembre 1944) : "Au Canada, celui qui survit essayé, il y a quelques années, d'écrire en bien de livres comme Les Cloches de Béle, Le Mouvement Perpétuel, Anizet, ou de mettre sur le compte de l'art l'obscurité des Paramètres, se serait fait montrer du doigt. Il a suffi à ce poète de pariser de la France, la main sur le cœur, d'évoquer Dunkerque ou "Juin poignardé", pour que tout lui soit pardonné de son passé inquiétant. On le prononce dans les salons ; on lit ses vers à la radio, avec toutes sortes d'accompagnements séraphiques, on le cite au petit déjeuner en plongeant le couteau jusqu'à la garde dans le pot de marmelade anglaise." "Que tous ceux qui n'ont jamais rien entendu à la poésie, qui ont toujours tenu les "voyous" pour des voyous, des farous ou des illuminés s'arrachent maintenant Aragon et en fassent leur vedette, il y a de quoi donner sur les nerfs du critique le plus piscoide." "Vengeance de la bourgeoisie contre la poésie." "Que le symbole du désordre covienne celui de l'ordre et la bannière du nationalisme le plus étroit - celui qui veut complètement renier le passé - il y a là quelque chose de gênant..." "Leurs éléments de joie (ceux de la bourgeoisie) et leurs borborygmes d'admiration devant, la plupart du temps, le plus mauvais... gémement le plaisir de l'admirateur de bonne volonté. Il sent à quel point la poésie a toujours été en avance sur le public et comme Aragon peut la détourner en la restant au pas."

Mais on se tromperait en pensant qu'Aragon se contente de régler le pas à la poésie seule. Les amours de ce patriote sont si exclusives, si entières ses jalousies, qu'il entend museler sa bien-aimée par le haut, et par le bas. Il entend lui mettre la gainette de chasteté. Car, tout en rimaillant

Vous pouvez condamner un poète au silence
Et faire d'un oiseau du ciel un galérien
Mais pour lui refuser le droit d'aimer la France
Il vous faudrait savoir que vous n'y pouvez rien

Il réclame les galères et douze balles dans le ventre pour quiconque s'abîme de ne point boire avec lui, de ne point se découvrir au mot France - pardon, je veux dire au mot URSS.

"Il y a une poésie de la bussesse", écrit, en se regardant dans la glace, le nommé Louis Aragon à propos des Fages de Journal (1939-1949) d'André Glise ; et, dans le même texte, lequel en fait de bussesse est

un chef d'œuvre, il ajoute : "Je sais... qu'il ne manquera pas de gens pour dire que vraiment on voit un peu trop d'où me vient la dent Trop de gens ayant en effet qu'Aragon démonte à toute virginité. Gide pensait de l'URSS ce qu'Aragon estime obligatoire que l'on en pense, et qu'il ne se laisse pas d'exiger trop de gens savent à quelles nobles sentiments on évoque les véhémentes protestations d'Aragon contre le retour de Gide "parmi nous qui regardent si quelque naïf ne le savait point. Aragon en personne se chargea lui garder à cause de ses deux livres sur son voyage au pays de ma flamme. Ce mortel péché - Aragon ne dormira pas tranquille, Jeanne d'Arc ne cessera de renifler ses larmes, tant que Gide ne l'expie dans son sang. Les "vidés sanglants" que le patriote de métier contemple à ses côtés ne sautent pas de combles : il manque le corps du grand violillard pour que la fosse noir garnisse. Aussi, à ce manque à gagner, à ce cadavre manquant à son tableau, Aragon s'empresse d'oublier. Porté sur les ailes de son amour sacré de la patrie, il se laisse descendre en planant sur les Pages de Journal, et, Horreur ! ce que tout d'abord et tout de suite il découvre, c'est que dès la fin de 1940 l'auteur de l'Immoraliste témoigne un grand intérêt pour la langue allemande, pour Goethe plus précisément, "comme si", note le nommé Louis Aragon, "comme si, devant le succès des armes allemandes, ce fut un véritable devoir de lire Faust." Le véritable devoir fut fait, il va sans dire, de se plonger dans une "Vie de Scovoroff", illustrée autant que possible, et, à défaut de composer des triollets où Bayard rimait avec galliard (ah, si Gide avait le récit lyrique d'Aragon !), essayer du moins quelques réflexions sur l'insoudurable perversité du peuple allemand - Goethe en tête. Cependant l'épouvanté du patriote matrida frise le cauchemar quand Gide - dont on sait pourtant s'il pose ses paroles - quand Gide écrit que plus d'un paysan accepterait "que Descartes ou Watteau fussent Allemands ou n'aient jamais été, si ça pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher." Car, n'est-ce pas, nul n'ignore que Normands et Picards et Lorrains guerroyeraient un siècle au seul nom de Watteau dont ils ont tous lu le Discours, au seul nom de Descartes dont ils ont tous admiré les fêtes champêtres. Aragon en est d'autant plus outré qu'il sait que dans un pays policié, libre et socialiste l'encore tournerait en eau dans le plume ce l'écrivain qui osait dire du Kalmouk ou du Cossaque qu'ils se fichent comme de leur première culotte que Bouchkine ait été russe ou cubain. Mais quand, le quatorze juillet, Gide notera : "Le sentiment patriote n'est du reste pas plus constant que nos autres amours..." Aragon, dont le patriottisme aura toute la constance qu'implique une consigne politique, Aragon tout simplement monte sur ses grands chevaux et se met à hurler : à mort les trahisseurs !

À mort ! a toujours été le cri de prédilection de notre personnage. Même au plus fier de sa jeunesse il trainait dans son sillon un relent de nécrophilie. L'ombre du gibet se profile tout au long de sa tordeuse carrière, et c'est à cette ombre qu'il aime rêver. J'ai oui-dire qu'un oien parent par alliance - petit agent provocateur au service du G. P. Ou, qui a joué de malchance - ayant été exécuté en Russie, on le vit se frotter les mains et disant : c'est bien fait ! Personne on le vit se frotter les mains et disant : c'est bien fait ! Personne à mieux que lui n'a crié à mort lors des tragiques Journées de 1937 à Barcelone ; personne n'a mieux dénoncé à la police les militants espagnols anti-staliniens réfugiés en France. Aujourd'hui il lui faut la

- 5 -

vin d'André Gide, mais qui ne connaît l'homme ? Qui n'apprécie le personnage ? se pencher sur l'âme dans lequel le nom de Louis Aragon n'a cessé de dégringoler tel paradoxe ? Qui ne l'a vu, vivant antifasciste, aujourd'hui tombant le ventre sous les décorations ? Mais existe-t-il une figure de jonglerie, un tour de saltimbanque, qu'il n'ait exception ? On l'a vu danser la sonate au accompagnement de la Marseillaise, s'envoyer de vodka et mixer vive le pinard, applaudir soviétique et honorer le fascisme de ceux-mêmes ; on l'a vu se hâter par de pignons au soleil nru de l'Eglise, et on l'a vu se faire des marches chez le cardinal Verdier afin que celui-ci intervint auprès de Franco - suspendez le bombardement de Madrid si je n'ai le Moul (1936) ; on l'a vu réclamer le poste pour les pacifistes, et on l'a vu - lui seul d'entre les volontés de plume - avoir l'assomption de proclamer dans sa feuille russe Le Soir (10 août 1939) que le pacte Hitler-Staline signifie la paix sûre et certaine, la France - cette enveloppe impérialiste - ne rêvant que plumes et brosses, l'Arc de Cour et l'route d'Innsbruck non, Cachil et feu Pari ne s'urent sur quelle terre assassin et l'Humanité du même jour ne pipa mot de cette "paix-12" ? Et le volant dragon de tricolore et à cheval sur l'Arc de Triomphe et torturant faux alexandrins et bagues roses France et Silence, le vautour dans le universo réclamant la potence pour qui conque ne sautille point à sa corde, - à cette corde sur laquelle lui et son aigle pendant, le nommé Illya Burenbourg, furent l'unanimité macabre.

Il a tout platiné, y compris sa propre mort : tout enfilé de ses premières amours, tout point de ses dernières défections. Que le patriote déiant dont l'oreille et le foie s'épanouissent au son des Aragon ne se gêne pas : il le trouvera au bas de mon escalier, dans la poussière au bas de mon escalier, et il peut l'y ramasser. Et maintenant je vais me lever les mains et me rincer la bouche.

Jean Malaquais

Mars 1945

7.2.1945
à Paris, 1945
de l'ordre de
Jean Malaquais